

## COMMUNICATIONS

---

### **A propos d'une lettre de BEAUMARCHAIS à BOURGELAT**

par Etienne LETARD

---

La lettre (1) que je me propose d'évoquer ici, sans avoir malheureusement la possibilité de la présenter dans son intégralité, se recommande à notre attention à plusieurs titres, d'abord, par la personnalité de l'auteur et par celle du destinataire, mais aussi, par sa date qui nous est précieuse : 12 juillet 1774. A cette époque, BOURGELAT est à l'apogée de sa carrière et BEAUMARCHAIS le nomme : « M. DE BOURGELAT, Inspecteur Général des Arras. » L'auteur du futur « Barbier de Séville » vit, lui-même, une des périodes les plus agitées de sa tumultueuse existence.

En 1773, en effet, donc très peu de temps avant la rédaction de la lettre ici en cause, BEAUMARCHAIS a été condamné à l'issue d'un procès, à l'époque retentissant, où il était accusé de faux par le Comte DE LA BLACHE. C'est alors qu'il publia les quatre fameux mémoires contre le Conseiller GOEZMAN qu'il accusa de vénalité. Le 4<sup>e</sup> mémoire, qui paraît avoir eu le plus gros succès — 6.000 exemplaires en 3 jours, chiffre alors tout à fait insolite — date, comme la lettre, de 1774.

Or, dans cette lettre à BOURGELAT, longue de quatre pages d'une écriture petite et serrée, de quoi peut-il être question ? Tout simplement d'un cheval, d'un étalon, que BEAUMARCHAIS vient d'acquérir et qui, malheureusement, est atteint d'une boiterie persistante, non décelée au moment de l'achat. On peut s'étonner qu'en une période de soucis nécessairement très graves qui eussent accaparé les pensées et les activités de tout autre, BEAUMARCHAIS trouve encore la

---

(1) Cette lettre est passée en vente, en 1970, à Paris, à l'Hôtel DROUOT.

disponibilité nécessaire pour s'occuper de la question de l'achat d'un étalon qu'il expose à BOURGELAT avec grand luxe de détails.

On est parfois fort surpris du comportement d'hommes célèbres qui, en un moment difficile, parfois crucial de leur existence, savent s'arracher aux préoccupations les plus pressantes, pour songer au sort d'un animal familier. Mais, le plus souvent, le mobile de cette attitude est un danger que court la bête, qui est sans pouvoir pour elle-même, et à laquelle son maître est lié par une vieille amitié. D'évidence, tel n'est pas ici le cas, puisque BEAUMARCHAIS vient d'acheter le cheval dont il voudrait au contraire se débarrasser.

Plus vraisemblablement, Caron de BEAUMARCHAIS, bien qu'issu d'une famille sans doute modeste, obéit-il à son goût pour le cheval, mais, surtout, saisit-il l'utilité de céder aux exigences de son temps où les gens de qualité ont chevaux de selle ou de voiture. Leur possession consacre un certain rang, en cette période fastueuse de notre histoire, où le cheval occupe une place privilégiée. Il la conservera pendant près d'un siècle et demi, jusqu'à la fin de cette fameuse « Belle-Epoque », à laquelle la guerre de 1914, mettra un terme brutal. L'ouvrage splendide du Général de Cavalerie Divisionnaire, MENNESSIER DE LA LANCÉ, « Essai de Bibliographie hippique », paru de 1915 à 1917, semble le monument du souvenir et l'hommage à tous les efforts intellectuels suscités pendant plusieurs siècles par cet animal magnifique qui a été à l'origine de notre profession, et est resté, pendant si longtemps, l'objet le plus noble, et, à certains égards, irremplaçable, de nos activités.

N'oublions pas non plus le tempérament exceptionnel de BEAUMARCHAIS. Ayant acheté un étalon atteint d'un vice insoupçonné, il a été trompé, « roulé » comme disent les maquignons. Contre cela se rebellent son caractère procédurier et aussi ce sens de l'honnêteté qui, semble-t-il, l'a généralement guidé. Mais comment se fera-t-il rendre justice ? Très vraisemblablement, il ne veut pas s'adresser aux tribunaux avec lesquels il a encore des démêlés trop orageux. De Nantes où il séjourne, il se tourne vers BOURGELAT qui, en raison de sa situation actuelle, pourra le conseiller et sera peut-être en mesure de le tirer de ce mauvais pas.

Il lui explique qu'il a eu recours à un maréchal qui a examiné la ferrure. Rien à dire de ce côté-là, et le pied paraît sain. « L'animal, semble souffrir du jarret du montoir qui a éprouvé un léger effort. »

BEAUMARCHAIS n'ignore pas que le cas est délicat. Mais, selon une de ses maximes, récemment citée à cette tribune : « La difficulté de réussir ne fait-elle pas qu'ajouter à la nécessité d'entreprendre. » Toutefois, il ne veut pas se lancer de front dans de nouveau procès. Après avoir exposé à BOURGELAT ce cas clinique dans un langage très

pittoresque, il explique, avec prudence : « Je vous écris la vérité, « sachant que vous voulez le bien. Je vous prie de ne pas me compromettre. Nous n'avons malheureusement pas la réponse de BOURGELAT, et nous ignorons la solution de ce litige.

Il est assez suggestif de constater par quelles formules de politesse, BEAUMARCHAIS termine sa missive : « Le papier me manque, « (et c'est le terme exact si dense est l'écriture des quatre pages) « il ne me reste que la place de vous renouveler (sic) les assurances « de ma juste reconnaissance et celles de l'attachement respectueux « avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et « très obéissant serviteur. » Sans doute connaît-on les formules de politesse, très obséquieuses, en usage à l'époque ; sans doute aussi faut-il tenir compte du fait que BEAUMARCHAIS a vingt ans de moins que BOURGELAT, et l'on peut invoquer alors la considération de l'âge, aujourd'hui tout à fait désuète, périmée. Mais BEAUMARCHAIS est certainement trop fin psychologue pour recourir à des flagorneries, susceptibles d'être mal accueillies par son correspondant, et quel que soit le service qu'il puisse en attendre. Cela nous confirme que BOURGELAT dont on connaît déjà les relations avec VOLTAIRE, avec D'ALEMBERT, occupait un rang officiel élevé dans l'échelle sociale, et jouissait de la considération de personnalités telles que BEAUMARCHAIS, dont la célébrité à cette époque était très solidement établie, et qui n'avait point coutume de galvauder ses témoignages d'estime.

\* \* \*

Qu'il nous soit permis de rappeler ici que c'est BEAUMARCHAIS qui, le premier très vraisemblablement, a porté à la scène des protagonistes, plus ou moins qualifiés, de la médecine du cheval.

Dans « Le Barbier de Séville » publié en 1775, soit dans l'année qui suivit l'envoi de la lettre que nous venons de commenter, Figaro raconte qu'il a été apothicaire dans les Haras d'Andalousie.

« Le poste n'était pas mauvais, parce qu'ayant le district des pansements et des hommes, je vendais souvent aux hommes de bonnes médecines de cheval. »

Et, dans la même pièce, le Comte ALMAVIVA va se prévaloir du titre de « Médecin des Chevaux du Régiment », pour se présenter, avec un billet de logement, chez le Docteur BARTHOLO, tuteur de la séduisante Rosine.

Dix ans plus tard, en 1785, dans « Le Mariage de Figaro », BEAUMARCHAIS inaugure le qualificatif « Vétérinaire » dans la littérature dramatique.

« Partout je suis repoussé, proclame Figaro. J'apprends la Chimie, la Pharmacie, la Chirurgie, et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire. »

\* \* \*

Si l'on voulait tenter de tirer une leçon d'ordre général de cette missive et des considérations auxquelles elle nous a conduit, nous pourrions la trouver dans une autre lettre qui, lors de la vente, lui était jointe, écrite par Madame CARON DE BEAUMARCHAIS, peu après la mort de son époux, en 1799, alors qu'était encore en suspens l'affaire fameuse dite des 60.000 Fusils de Hollande. BEAUMARCHAIS, qui y avait été impliqué, avait été exilé pendant la Révolution et n'était rentré en France qu'en 1796. Par cette lettre, Madame DE BEAUMARCHAIS, sachant que cette affaire doit passer incessamment devant le Conseil d'Etat, s'adresse au Président et le supplie pour que, dit-elle, « ce qui a détruit notre tranquillité, notre fortune, qui a coûté la vie au meilleur et au plus persécuté des hommes soit liquidé, comme il est d'usage, dans toutes les affaires commerciales ».

La conjonction fortuite, dans une Salle des Ventes, près de deux siècles après leur rédaction, de ces deux lettres des deux époux, écrites à 25 années d'intervalle, la première quand BEAUMARCHAIS vient de conquérir la célébrité, la seconde annonçant sa disparition et sa ruine, est le témoignage des vicissitudes qui peuvent frapper des personnalités exceptionnelles, comme BEAUMARCHAIS, dont les activités furent si intenses et si diverses qu'on l'a qualifié « Beaumarchais l'innombrable ».

Ainsi, il est mort pauvre. Sans doute cette indigence n'est-elle point un brevet de cette honorabilité que les études les plus récentes tendent à lui conférer. Du moins écarte-t-elle les sentiments de prévention, justifiés ou non, dont on se défend mal au sujet des hommes d'Aventure, dont les carrières se terminent, à trop d'égards, trop fortunées.